

La vierge sage et le jeune voyou

Marie Noël, Sergueï Essenine

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Une poétesse chrétienne ! A l'époque de Colette, du féminisme et de la « libération de la femme » ! Depuis combien de temps la France n'en avait-elle pas eu ? En avait-elle même jamais eu ? Exception faite de certaines religieuses. Marie Noël rappelle par moments Simone Weil, cette autre vierge indomptable, cette autre lionne, cette autre immolée, cette autre emmurée vive dans le cœur de Jésus, cette prisonnière volontaire de l'Amour, et je dirais presque, sans crainte de blasphémer, de l'inférieur amour. L'une faisait de la philosophie et l'autre écrivait des poèmes. Ce sont deux sœurs.

De la vie de Marie Noël (1883-1967), il n'y a rien à savoir et donc rien à dire. C'est une page blanche sur laquelle Dieu seul a écrit et une autre page sur laquelle elle a écrit à Dieu. Les religieuses, les cloîtrées en Dieu ont-elles une biographie ? Mais l'extraordinaire, c'est que Marie Noël ne rentre pas au couvent. Elle n'entre pas en religion. Elle y naquit, elle y grandit, elle vécut dans la cage de son monde intérieur.

La biographie, c'est l'accidentel. Une religieuse renonce au monde, donc à l'accidentel, donc à l'anecdote, cette anecdote qui est encore l'histoire des hommes, pour entrer et se perdre dans l'unique nécessaire.

Une guerrière apeurée

Marie Noël a vécu dans le monde, cachée du monde, ne se montrant qu'à Dieu, et même parfois cachée à Dieu. « En ce temps-là, dit-elle, j'aurais suivi le Christ de loin, cachée dans la foule sans oser l'approcher. Il ne m'aurait pas vue, et s'il avait regardé de mon côté, j'aurais baissé les yeux. » (Elle ne

Marie Noël, *Almanach pour une jeune fille triste*, Paris, DDB 2011, 544 p.

Marie Noël



dit pas : détourné la tête.) « C'est une grâce pour moi qu'il ait voulu lui aussi se cacher [aux yeux et aux sens] dans le mystère de l'hostie. J'aurais eu peur d'aller à Lui, j'aurais eu peur de l'Homme, je n'ai pas eu peur du Pain. »

Le ton est donné : toutes ses réflexions sont de cet ordre. C'est le combat d'une âme. Cette femme est une guerrière qui a en face d'elle le plus puissant et le plus terrible des adversaires : Dieu. Sans omettre celui qui est son ombre, son singe et son simulacre : Satan.

Quand on passe dans une telle société tous les jours de sa vie, de quel prix peuvent être pour une telle âme les plaisirs passagers des sens et les biens éphémères de ce monde ? Le monde n'existe pas pour celui qui a choisi de vivre caché. On peut parler à son sujet d'une religion de terreur, d'une foi terrorisée ou tout simplement craintive. C'est qu'on ne sait pas et qu'on ne veut pas savoir que la terreur est l'envers de la joie, et qu'elle se loge au cœur de la terreur. Les enfants le savent, les adultes l'ont oublié. Et les saints, ou ceux qui leur ressemblent, sont restés des enfants, des enfants qui cherchent Dieu leur père qu'ils ont perdu.

De sa poésie, elle dit : « Je l'ai toujours écrite en cachette. Je voudrais qu'une petite fille la chantât en allant à l'école, croyant qu'elle vient d'elle et non de moi, sans même très bien en comprendre le sens. » Car le chant, le rythme, la marche, le son d'une voix et le battement d'un cœur passent le sens. Car la poésie n'est pas écrite pour être commentée par des universitaires mais pour être chantée par des enfants sur le chemin des écoliers.

« O mon enfant, sois douce
[et ne prends pas la fuite.
Tu vas mourir, tu vas pourrir,
[Dieu l'a permis.

Et moi qui t'aime et te pleure,
[je t'ai conduite
A l'épouvantement
[comme un agneau soumis.

Sois douce, mon enfant,
[abandonne ton heure
A ta maîtresse de ténèbres et pâlis :
Quand ton cœur roulera
[dans l'ombre intérieure
Comme un noyé par l'eau fatale
[enseveli,

Fais-toi docile et coule.
[Avale tout l'abîme
Où le ciel renversé
[sombrement t'engloutit.
Coule, joignant les mains.
[C'est au fond qu'est la cime
Où le ciel se retourne
[et rentre au Paradis. »

Combien de petites écolières chantent aujourd'hui les poèmes de Marie Noël en se rendant à l'école ? Quelle petite écolière d'aujourd'hui comprendrait effectivement le sens de ces mots ? Marie Noël a tremblé sans cesse. Elle a eu peur de tout. De Dieu, des hommes, de la vie, de la mort, du Diable, du Ciel et de l'Enfer. Et elle a eu raison de trembler. Mais elle a lutté contre ses adversaires et elle n'a pas été vaincue, elle est tombée et chaque fois elle a été relevée.

La peur est le commencement de la joie. La crainte est le commencement de l'amour. « Si l'Enfer, le Mal est éternel, il tourmentera éternellement le Paradis, écrit-elle. Éternellement le Paradis sera inquiet comme une bonne famille qui par malheur a un fils au bagne ou un frère aux fous et qui ne peut jamais s'en consoler. Je connais des saints qui n'en dorment pas. Et tous ces saints auxiliaires ont envie d'aller tirer d'affaire ce prochain du dehors qui s'est

mis dans un mauvais cas. Et les saints hospitaliers ont envie d'aller panser les brûlures éternelles. Personne n'est tranquille là-haut. Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a parfois envie de quitter les justes et de repartir avec sa croix pour le salut des insauvables. »

La dame d'Auxerre

Marie Noël n'est pas une mystique. Elle n'a jamais franchi un certain seuil, ni voulu le franchir. Ce n'est pas Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne ou Angèle de Foligno, ces terribles amoureuses du Christ qui voulaient dans leur chair éprouver les tourments de l'amour. On appelait cette vieille fille (restée une toute petite fille) la dame d'Auxerre. Elle connut Montherlant et pria pour lui. Montherlant le savait. Elle tira une grande poésie du drame de sa vie intérieure et fut la vierge sage et forte qu'exalte l'Écriture et qui a toujours de l'huile dans sa lampe pour le jour ou la nuit où le divin Époux viendra la réclamer.

Sage et forte, c'est justement ce qu'elle ne croyait pas pouvoir jamais être. Ne lui ôtons pas son tourment, ses larmes, son combat et la joie que procure tout combat, sans parler de celle de réussir un poème. Elle parle sans cesse de l'Ennemi. Sans cesse elle a affaire au Diable, comme le curé d'Ars. Elle s'accuse de n'avoir ni foi ni espérance ni charité. La crainte remplit parfois tout son cœur. Il faut bien loger cette mendicante importune. « Il eût fallu, dit-elle, s'évader comme quelqu'un qui se croit appelé de Dieu, mais j'étais toute petite et sourde à tous les appels. Ayez pitié, Seigneur, des petits et des faibles. » Sa grandeur était dans sa petitesse et sa force dans sa faiblesse, comme dit si justement l'Apôtre.

Sergueï Essenine

Après la poétesse, après la vierge emmurée, après la dame de la ville, des cahiers d'écolière et des agenouillements dans l'ombre des églises, après la femme cachée, voici le lys des champs, le vagabond des haies, des talus, des forêts, le jeune Russe rimbaldien, Sergueï Essenine (1895-1925).

Comment peut-on expliquer la poésie ? Enseigner la littérature ? Donner faim à ceux qui sont rassasiés ? Il y a en tout homme créé à l'image de Dieu un poète et un philosophe (le poète précédant chronologiquement le philosophe). L'homme qui chante, qui prie et célèbre, et celui qui raisonne et qui explique. Celui qui s'adresse à Dieu du fond de sa misère et celui qui définit Dieu dans ses attributs. L'homme de sang chaud et celui de sang froid. Celui qui court comme un furet dans la forêt, et celui qui dessine des jardins pour l'agrément des gens du monde et de la ville.

Malheureusement, depuis longtemps, en Occident du moins, l'explication a pris le pas sur la chanson, et la ville sur la campagne. Il y avait autrefois un peuple et des poètes qui en étaient la voix articulée. Ce peuple a disparu et les quelques poètes qui subsistent ou qui s'intitulent tels ne sont la voix ou le chant de rien du tout. Valéry fut le dernier à tirer quelques vers passables de son tête-à-tête obstiné avec soi-même et avec son miroir.

Sergueï Essenine fut un temps à son aurore la voix du peuple russe qui embrassa la Révolution dans un élan d'enthousiasme et d'amour. Le peuple russe d'alors était un peuple de paysans, mi-chrétien, mi-païen, mais profondément religieux et attaché au caractère sacré de la terre, et il crut un instant que la Révolution était une

Sergueï Essenine,
La confession d'un voyou, Lausanne, L'Âge d'Homme 2013, 104 p.

extension du Christ russe. Cet instant ne dura pas et Essenine, qui avait été l'un de ses chantres les plus purs, comprit très vite que la Révolution, c'était la ville qui allait manger la campagne avec sa faune et sa flore et que le poète n'aurait plus à chanter que des assassins et des idéologues comme le fit Vladimir Maïakovski. Et que le Christ disparaîtrait du cœur des hommes. Une Russie en fer remplacerait la vieille Russie en bois qui avait échappé à l'emprise de Pierre le Grand. Cette Russie pour laquelle Tolstoï avait tant prié. On lui avait ôté le Christ et on lui avait donné à la place des biens de consommation. On avait rempli son ventre et tué son âme. « Si tu es le Fils de Dieu, change ces pierres en pains. » La Révolution avait réussi ce miracle. Le Christ, lui, n'était pas venu remplir

les ventres. Essenine s'éloigna des villes et retrouva le Christ agonisant dans ce qui restait encore de vierges campagnes.

Chez nous, en Occident, le ménage avait été plus vite fait. Francis Jammes et Ramuz avaient décrit le crépuscule de la vieille civilisation homérique et paysanne. Mais c'étaient déjà l'un et l'autre des citadins mûrs et résignés. Ramuz était un protestant de la ville qui voyait s'en aller avec tristesse le monde paysan et catholique du Valais, occupé quant à lui à des problèmes d'écriture, trouvant dans l'exercice de son métier d'écrivain suffisamment de vertus artisanales, tandis que Gustave Roud s'était réfugié dans la poésie et le romantisme allemand, son église à lui. La jeunesse d'Essenine ne lui permit pas ces accommodements d'homme mûr. Il lutta avec les armes de la jeunesse contre une Révolution qui n'était encore qu'à son commencement, et ses armes étaient des vers. Armes blanches d'un jeune homme dont les mains étaient pleines de terre, les yeux pleins de pleurs et qui lutta avec ses poings contre les nuages.

« Bêtes, bêtes, bêtes, venez à moi,
 Dans les tasses de mes mains,
 [pleurez votre colère.
 Sœurs chiennes, frères chiens,
 Je suis comme vous
 [persécuté par les hommes,
 Si la faim des murs en ruines
 Doit m'empoigner par les cheveux,
 Je mangerai la moitié de ma jambe
 Et je vous jeterai l'autre à ronger.
 Je ne suivrai nulle part les hommes,
 Je crèverai plutôt avec vous
 Que de ramasser une pierre
 [de la terre aimée
 Pour la jeter sur le fou
 [le plus proche. »

Le voile dans tous ses états

Exposition « Voile & dévoilement »
 jusqu'au 12 avril 2013, Hall d'Uni Dufour
 (Université de Genève)

L'exposition retrace l'histoire du voile en tenant compte des significations que les différentes sociétés lui ont attribuées au cours du temps, et questionne les symboles religieux et/ou culturels.

Colloque « Voile, corps féminin et pudeur, entre Islam et Occident : approches historiques et anthropologiques »,
 jeudi 11 avril, Uni mail, salle MR070,
 de 14h à 18h ;
 vendredi 12 avril, Uni Bastions, salle B106,
 de 8h30 à 16h30.

Organisation et renseignements :
 Université de Genève :
 Unité en études genre (dept MELA)
 et Unité d'arabe de la faculté des lettres
www.unige.ch/public/index.html

G. J.